ARSENIO MARTINEZ CAMPOS

Depuis les quelques mois que dure le mouvement insurrectionnel à l'île de Cube, souvent le nom du chef de l'expédition militaire, le général Martinez Campos, s'est trouvé sous notre plume. Ce nous est donc un plaisir de pouvoir présenter à nos lecteurs sa mâle figure en la faisant suivre de quelques notes biographiques et des principaux traits de sa brillante carrière diplomatique et militaire.

Arsène Martinez Campos, général et homme politique espagnol, est né en 1834, à Madrid. Il est fils d'un général de brigade. Il sortit de l'Ecole d'état-major de sa ville natale avec le grade de lieutenant, fit la campagne du Maroc, en 1859, comme attaché à l'état-major du général en chef O'Donnell, et y gagna le grade de chef de bataillon.

En 1864, il fut envoyé à l'armée de Cuba comme colonel, et demeura six ans dans la colonie. De retour en Espagne, en 1870, il fut envoyé à l'armée du Nord qui combattait l'insurrection carliste, avec le titre de général de brigade. Après l'abdication d'Amédée Ier, il refusa d'adhérer au nouvel ordre de choses et ne cacha pas son antipathie pour la République.

Vers la fin de 1874, il fut mis en disponibilité, et peu de temps après, enfermé dans une forteresse comme conspirateur. C'est de là qu'il écrivit au général Zabala, ministre de la guerre, une lettre restée célèbre, dans laquelle il lui demandait la permission d'aller combattre, comme simple soldat, sous les ordres du général Concha, la faction carliste de la Navarre et des provinces basques. En réponse à cette lettre, on le mit en liberté et on l'envoya à l'armée du Nord commander une division du 3me corps. Il prit part au combat de las Muncas et de Galdames qui firent lever le siège de Bilbao, et il entra le premier dans la ville qui fut délivrée le 1er mai 1874.

Quand le général Concha réorganisa l'armée libérale, M. Martinez Campos fut nommé général commandant du 3me corps. Il combattit à la tête de ses troupes les 25, 26 et surtout le 27 juin, jour où le général en chef, Concha, fut tué d'un coup de feu à l'attaque de Monte-Muru, à 4 kilomètres d'Estella.

M. Martinez Campos, assiégé à Zurrugay, le jour même par le gros des forces carlistes, s'ouvrit un passage à travers ses ennemis à la tête d'une colonne qui comptait à peine 1800 hommes, et alla rejoindre à Murillo, le quartier général où il put organiser la retraite de l'armée sur Tafalla.

Revenu à Madrid, il continua à travailler presque ouvertement en faveur de don Alphonse, pendant que le maréchal Serrano, chef du pouvoir exécutif, opérait contre les carlistes.

D'accord avec le général Jovellard, il fit le pronunciamiento militaire de Sagente, qui donna le trône d'Espagne à Alphonse XII. Le nouveau gouvernement l'envoya en Catalogne, en qualité de commandant en chef de l'armée de ce district militaire. En moins d'un mois, il pacifia le pays, le purgea des bandes carlistes, et prit le commandement de l'armée du Nord.

Il mit fin à la guerre civile par la défaite de don Carlos à Pena de Plata. La haute dignité de capitaine général de l'armée, qui équivaut à celle de maréchal de France, fut la récompense de ses services. Un an après, il fut nommé général en chef de l'armée d'opération de Cuba que les insurgés tenaient en échec depuis sept ans. Sous sa direction, les Espagnols remportèrent toujours la victoire; mais ni ces triomphes, ni les talents stratégiques de M. Martinez Campos n'auraient pu aboutir à la complète pacification de l'île si la reconnaissance des droits politiques des Cubains et des nouvelles concessions libérales n'étaient venues donner satisfaction aux réclamations des insurgés.

De retour en Espagne, M. Martinez Campos accepta le portefeuille de la guerre, avec la présidence du Conseil, et chercha à réaliser les promesses faites aux Cubains. Privé du concours des Cortès et peu soutenu par ses collègues du cabinet, il céda le pouvoir à M. Canovas del Castillo et passa dans l'opposition.

Le maréchal Martinez Campos occupa de nouveau le portefeuille de la guerre dans les cabinets du 8 février 1881 et du 9 janvier 1883, présidés par M. Sagasta. Pendant ce dernier ministère on a signalé son opposition à la construction d'un chemin de fer pyrénéen. Le 5 mars 1883, il déclarait au Sénat, comme membre du gouvernement et comme patriote, que jamais il ne consentirait à laisser ouvrir une percée de la frontière. Sorti du ministère le 18 janvier 1884, il reçut le commandement du Nord de l'Espagne et le résigna en février 1885. Le 25 décembre suivant, il était élu président du Sénat. Il a été nommé, en 1888, capitaine-général de la Nouvelle-Castille. Il est grand-croix de la Légion d'honneur.

A UNE RELIGIEUSE.

Que l'on ne croie pas qu'en quittant le monde, vous ayez aussi quitté les plaisirs. Vous ne les quittez pas, mais vous les changez. Ce n'est pas les perdre, ma Sœur, que de les porter du corps à l'esprit, et des sens dans la conscience. Que s'il y a quelque austérité dans la profession que vous embrassez, c'est que votre vie est une milice où les exercices sont laborieux, parce qu'ils sont forts; et où plus on se durcit au travail, plus on espère remporter de victoires. Mesurez la grandeur de votre victoire par la dureté de votre fatigue. Votre corps est renfermé; mais l'esprit est libre, il peut aller jusqu'auprès de Dieu; et quand l'âme sera dans le ciel, le corps ne souffrira rien sur la terre. Promenez-vous en esprit, et ne cherchez point pour cela de lointaines allées; allez par la magnifique étendue du chemin qui conduit à Dieu. Que tous les autres vous soient fermés; vous serez toujours assez libre, pourvu que celui ci soit ouvert pour vous, et tant que vous marcherez dans les voies de Dieu, vous ne serez jamais resserrée. Ne tenez votre liberté que de Jésus-Christ, n'ayez que celle qu'il vous présente; et vous serez véritablement affranchie, parce que sa main puissante vous délivrera premièrement de la tyrannie du péché par les saintes précautions de la discipline religieuse, puis de celle des passions et des convoitises par la mortification et la pénitence par laquelle vous dompterez les maux qui vous flattent et vous sanctifierez les maux qui vous blessent; et, enfin, de toutes ces loin importuns que le monde s'est imposées par ses bienséances imaginaires qui ne nous permettent pas de vivre à nous-mêmes, ni de profiter du temps pour l'éternité. Telle sera votre liberté dans le siècle, jusqu'au temps où le fils de Dieu, surmontant en vous la corruption et la mort, vous rendra parfaitement libre dans la bienheureuse immortalité.

BOSSUET.

Les fils téléphoniques et la foudre

Nous avons donné déjà plusieurs statistiques qui semblent prouver que les dégâts dûs à la foudre allaient en augmentant à mesure que se multipliaient, dans les villes, les installations électriques.

Ennuié sans doute par les progrès de cette opinion, qui est assez généralement admise, la Direction de télégraphes allemands a fait une enquête sur l'influence exercée par les réseaux téléphoniques sur l'électricité atmosphérique; et cette enquête, contrairement à l'opinion courante aurait montré que les réseaux téléphoniques, loin d'augmenter les dangers de la foudre, tendaient plutôt à les diminuer.

Ainsi les relevés faits pour 340 villes pourvues d'un réseau téléphonique d'une part, et d'autre part pour 560 villes non pourvues d'un réseau de ce genre, établiraient que les dommages causés par la foudre dans ces deux catégories sont dans le rapport de 1 à 4,6. De plus, la moyenne des coups de foudre par heure d'orage serait de 5 pour les villes sans téléphones, et de 3 seulement pour les villes pourvues d'un réseau téléphonique.

Voilà une enquête qui sera sans doute continuée dans divers pays, et dont les résultats seront intéressants à enregistrer.

BABY.

(MONOLOGUE.)

(Elle entre en se tamponnant les yeux avec son mouchoir.)

Ah! la vie est une triste chose! J'étais très heureuse, je croyais avoir atteint l'idéal, et tout à coup, pioc je pique une tête dans la réalité! Brr!....

Voilà: J'avais un rêve!.... un chien! un chien très grand, très gros, frisé autant que possible, un terre-neuve, par exemple!.... Ce que j'ai fait de câlineries.... et ce que l'ai fait de scènes pour l'obtenir! Mais papa n'a jamais voulu: "Un terre-neuve, dans un quatrième, à Paris! Tu ne veux pas comprendre que c'est impossible!" Si, je comprenais très bien, mais ce sont justement les choses impossibles que je désire.

Enfin, j'ai cru l'avoir trouvé.... je l'avais trouvé.... pauvre bête! *(Elle porte son mouchoir à ses yeux.)* C'était au bord de la mer, un gros chien noir, frisé comme un chérubin, avec de longues oreilles veloutées et des yeux, oh! des yeux d'ange!.... Il s'appelait Baby.... son maître l'avait appelé comme ça quand il était petit, et le nom lui était resté.... Moi, on m'appelle encore Lili à la maison.

Je ne quittais pas Baby, Baby ne quittait pas son maître; nous étions toujours tous les trois ensemble.... Oh! le maître de Baby ne me gênait pas....un grand Anglais, avec de grands pieds et de grandes dents.... très poli.... et puis, il avait un dogcart....très agréable pour se promener!

Nous montions dedans, Edward et moi, et Baby courait à côté, wa! wa! wa! avec ses longues oreilles qui dansaient la gigue, et sa langue pendante, une langue rose et fraîche, exquise!

Un jour, voilà Edward qui arrête le cheval court contre un mur.

—Qu'y a-t-il? Un accident?

—Non, une pensée qui me vient.

—Ah!

—Ne serait-il pas agréable d'être toujours tous les trois ensemble, comme à présent?

C'était une demande....Il paraît qu'en Angleterre, ça se fait comme ça....J'hésitais....je ne savais pas trop, acculée au pied du mur.... alors voilà Baby qui pose sa grosse tête sur mes genoux, wa! wa! wa! en me regardant au fond des yeux... Je n'ai pas pu résister, j'ai dit oui, et je l'ai embrassé....Baby!....

Et voilà, j'étais fiancée....J'aurais peut-être mieux aimé avoir Baby, sans avoir Edward, mais ça n'était pas possible!.... il y a des choses qui ne vont pas l'une sans l'autre.... Edward adorait ce chien; moi aussi, ce serait un trait d'union entre nous... Baby était enchanté du mariage. Quand Edward venait faire sa cour, on réservait toujours un bel os.... à Baby. J'avais ma bague, j'avais ma robe, le jour du mariage était fixé; on devait donner une soupe surfine à Baby. Le 8, Edward me quitte gai et content, le 9....—il tombe malade, on me prévient, je cours, je le trouve couché, les yeux ternes, la tête brûlante, le nez sec,—pauvre bête—il ne remue même pas la queue en me voyant!....

Edward et moi, nous l'avons soigné de notre mieux, mais.... ça n'a servi à rien..... le lendemain il.... il était mort! *(Elle s'arrête en sanglotant.)*

Le mariage n'a pas pu se faire, naturellement! Edward voulait que nous le remettions à l'époque où nous serions consolés de la mort du pauvre Baby, mais je ne m'en consolerai jamais, je le sens bien!.... Et puis, c'était pour avoir Baby que je me mariais. Baby sans Edward, je ne demandais pas mieux, mais Edward sans Baby.... ça aurait été trop triste!

Je lui ai rendu sa bague..... ma robe, je la garde.... On ne sait pas ce qui peut arriver!.....

Un contribuable vient tourmenter son député pour un bureau de tabac.

A bout d'arguments, il ajoute:

—Et puis, vous savez, comme c'est ma belle-mère qui doit le tenir, vous pouvez me le donner à Madagascar.

NOTES MONDAINES

Nous assistons, en ce moment, au réveil de la vie mondaine. Sur la place Lafayette le mouvement est dans son plein et la mémoire nous restera toujours de cette fête radieuse qui offre aux visiteurs les attractions les plus diverses. Les organisatrices de l'œuvre, ont tiré un merveilleux parti de ce beau jardin dont le coup-d'œil est féerique; de nombreuses jeunes filles revêtues de costumes japonais qui rehaussent l'éclat de leur beauté, ajoutent à l'attrait déjà si puissant exercé par les fleurs et la musique; l'affluence y est énorme et l'élite de la société prend part à cette fête qui réussira, sans aucun doute, au-delà de toutes les espérances.

Mme Peter Labouisse et Mlle Edith sa fille partiront le 20 pour l'Europe, où elles feront un séjour de plusieurs mois.

Mlle Evelyn Krumbhaar passera l'hiver à New-York chez ses parents.

Le Gén. A. Meyer est actuellement à la Nlle-Orléans, mais la quittera sous peu pour Washington, D. C. où il fera un séjour de plusieurs mois.

Lundi dernier une assemblée nombreuse assistait en l'église St-Augustin au mariage de Mlle Almais Commagère et de M. Belmont Sarrat. Mlle Commagère très jolie dans ce costume de mariée a été conduite par son frère, M. Michel Commagère à l'autel où l'attendait le marié avec son beau mas, M. Félix Garcia. Le Rév. Père Sabiliau qui a béni leur union leur a adressé avec beaucoup d'éloquence des paroles pleines de cœur.

Mme F. J. Gaequet et Mlle Evelyn, sa fille, arrivent de New York où Mlle Gaequet a rejoint sa mère à son retour d'Europe.

Mlle May Santana est en visite chez Mlle Lola Arbour à Baton Rouge.

Mme Mary McNeil Scott, de retour de Boston Rouge, passera l'hiver à Mobile, Ala.

Mlle Lisette Von Gohren, arrivée de la Baie St-Louis depuis plusieurs jours, est reçue par Mlle Lauranee Généreily.

Mme Henry J. Leovy et Mlle Elisa Leovy, sont revenues de la Passe Christian.

La première soirée donnée par le W. F. C. C., aura lieu à la résidence de Mme Rauxet, avenue de l'Esplanade, le 26 de ce mois.

Mlle Bessie Wheeler, de Mobile, Ala., est pour l'hiver chez sa tante, Mme Charles J. Lewis.

M. et Mme Branch K. Miller sont arrivés du Nord où ils ont passé plusieurs mois

Mlle Robbie Giffen est partie avec Mme Rathbone pour New York, où elles vont rejoindre M. et Mme Eno avec qui elles s'embarqueront la semaine prochaine pour l'Europe.

Le mariage de Mlle Marie Louise Ewing et de M. Ira Edouard Wight, a été célébré à St Louis, mardi dernier, à la résidence des parents de la mariée. La cérémonie a été faite par Sa Grandeur, l'Archevêque Ryan, de Philadelphie, qui, vingt-sept ans auparavant, avait béni l'union de M. et Mme Ewing, père et mère de Mme Wight. Mgr Ryan était assisté de l'archevêque Kain. Mlle Ewing portait une élégante toilette de satin blanc garnie de dentelles. Le cortège était composé de sept garçons et filles d'honneur. M. Andrew Stewart remplissait les fonctions de best man. M. et Mme Wight, après la réception qui a suivi la cérémonie, sont partis pour Atlanta où ils passeront quelques jours avant de se rendre à la Nouvelle-Orléans où ils résideront.

Mme Sylvester L. Montgomery se rend à Westlake, où elle passera l'hiver.

Mlle Myrtha Peters est revenue d'Amite, où elle a fait un séjour de courte durée.

Mlle Pet Cummings arrive d'Atlanta, où elle s'est royalement amusée pendant plusieurs semaines.

M. et Mme James Legendre résideront très probablement en Europe pendant l'hiver qui vient.

Les demoiselles Ricau ne reviendront pas de Dallas, Texas, avant la fin de décembre.

Mme A. Miltenberger et ses deux filles, Mlles Anna et Fifine, arrivées récemment de New York, où elles ont passé quelques mois, sont retournées à la Passe Christian, où se trouve leur admirable résidence.

Mme Harry De Pente a pris possession de la maison Bohn à la Passe Christian, et y passera la saison.

Mme McCarthy qui revient d'Atlanta était reçue par Mme Jules Aldigé, à la Baie St-Louis, ces jours derniers.

Un cotillon a été donné au Leland Hotel, Atlanta, Gie, par Mme Jack Bell, qui représente la Louisiane au Woman's Building à l'Exposition, en l'honneur de M. Jos. T. Buddecke, de la Nouvelle-Orléans. Cette bien jolie fête, qui a été pleine d'entrain et de gaieté, laissera le meilleur souvenir à ceux qui y ont pris part, parmi lesquels, citons: Mme Bell, de la Nouvelle-Orléans; Mlle Gauche et Mlle Viola Gauche, de la Nouvelle-Orléans: Mlles Jennie et Mabel Byrd, d'Atlanta; Mlle Hattie Locke, de Macon, Gie; M. et Mme John M. Killian; Mme Hartwelle, d'Albany, Gie; M. Clifford Carpenter, de Birmingham, Ala; MM. Daniel Sherwood et John Stephen Clark, de New York; le Dr Willets, d'Atlanta; le Dr Payn et le Rév. Dean Brodwell, de Savannah; les demoiselles Carpenters de la Caroline du Nord; M. et Mme Fred Dixson, de New York; Mlle Carpenter, de Natchez, Miss.; M. et Mme George Drumond et Mlle Annie Dunn, d'Atlanta; M. Helsey Chayt, de Chicago; M. Jos. T. Buddecke et W. D. Parsley, de la Nouvelle-Orléans.

Le Rév. Dr. Beverley Warner a béni, mardi soir à 8 heures en l'église de la Trinité, en présence d'une nombreuse assemblée composée de l'élite de la société, le mariage de Mlle Bertha Krumbhaar et de M. Peter Hellwege Jr, union des mieux assorties, de deux jeunes gens également sympathiques et distingués. Les demoiselles d'honneur qui formaient le cortège étaient: Mlles Logan, Forsyth, Koch, Richardson, Hellwege et Hallonquist, de Montgomery. MM. Craig, Thorn, Wooste, Krumbhaar, Pond, George Butler et A. Parker. Mlle Krumbhaar, sœur de la mariée, était sa *Maid of honor*, et M. Craig, le best man de M. Hellwege. Au nombre des autres se trouvaient MM. John Labouisse, C. Krumbhaar, W. Magnania, A. Mehle et J. Tobin.

Au retour de l'église une réception à laquelle assistaient les parents et amis a été donnée en la résidence de M. et Mme Krumbhaar. Mercredi, M. et Mme Hellwege sont partis pour Atlanta où ils visiteront l'Exposition, et à leur retour prendront possession du ravissant home qui leur a été préparé.

Nous pensons intéresser nos lecteurs en complétant la liste des tableaux due au talent de nos artistes louisianais, et qui excitent l'admiration de tous à l'Exposition d'Atlanta: Mlle Jennie Wilde, une fort belle peinture à l'huile; sujet: le Sorcier. Mlle K. Jourdan, peinture à l'huile; sujet: le Cardinal. De fort jolies pêches, peintes par Mlle L. Gogreve. Les beautés du Sud: un bleau pelot par Mlle W. Washburn; et une fenêtre d'église, très bien réussie, par M. Davies

Le mariage de Mme A. Moulton et de M. W. H. Henderson, de Louisville, Ky., a été célébré le 8 novembre en la résidence de M. et Mme Joseph A. Shakespeare, parents de la mariée. La cérémonie, qui a eu lieu dans la plus stricte intimité, a été faite par le Rév Beverley Warner. M. et Mme Henderson demeurent actuellement chez M. Shakespeare

Mme C. A. Whitney et M. Morgan Whitney passeront l'hiver à Paris, France.

A la fête des fleurs, où des chrysanthèmes de toute beauté sont exposés, les fougères venant du jardin de Mme Thos G. Richardson méritent une mention spéciale. Ces admirables plantes peuvent être vues aujourd'hui par les retardataires car les portes!.....de ce lieu enchanteur seront ouvertes au public jusqu'à ce soir, incluivement.

Mme John A. Morris ne rentrera pas à la Nouvelle-Orléans avant le mois de janvier.

Mlle Bessie Wheeler, de Mobile, Ala., a passé quelques jours dans notre ville, la semaine dernière.

M. et Mme Young sont de retour de Waveland' Miss.

Mme A. Lambert et Mlle Marie Lambert ont fait un séjour fort agréable à St-Jacques, Lne., où les recevait Mme Forchand.

M. et Mme George Nicholson, qui possèdent à Waveland, Miss., une très belle maison, dont ils font leur résidence d'été, l'ont quittée la semaine dernière et se sont réinstallés dans leur home à la Nouvelle-Orléans.

Les demoiselles Denis sont revenues de la Passe Christian, où elles étaient depuis bien des mois.

M. J. W. Dunning est arrivé de New York, vendredi.

M. et Mme William Blake sont de retour de Waveland, Miss., où ils ont passé l'été.

Mlle Zelia Logan qui était, depuis environ deux mois, à Sewanee, avec Mme Kirby Smith, en est revenue la semaine dernière.

Mlle Edith Jennings est actuellement en Angleterre, chez des amis.

Mme Coloman, de Waveland, Miss., a passé quelques jours dans notre ville, la semaine dernière.

M. et Mme Dave Morris sont actuellement installés dans la belle résidence qu'ils possèdent à Cambridge, Mass. Ils y prolongeront leur séjour jusqu'au mois de juin, époque à laquelle M. Morris graduera au Collège Harvard.

Mlle Emma Théard est partie hier pour Lapalce, Lne., où elle restera quelques jours.

Mme James T. Hayden passera l'hiver à Paris, France.

MM. W. Harper et E. V. Raiss, de la Nouvelle-Orléans, sont au nombre des visiteurs à l'Exposition d'Atlanta.

Mme M. Smith est de retour de son long séjour en Europe.

M. et Mme I. Stauffer arrivent du Nord, où Mme Stauffer a passé l'été avec sa petite famille.

L'AUTOMNE.

Soupe aux Choux—Grande Pluie

Gustave Droz, mort il y a quelques jours, a été loué, comme méritait de l'être cet excellent homme et ce charmant écrivain.

Droz n'a point laissé de "granda" livres, mais simplement beaucoup de pages exquises—celles surtout où il a conté, dans une note d'émotion joyeuse et douce qui lui était très personnelle, la joie d'être marié à une femme qu'on aime, et la joie d'être papa....

Voilà bien du suranné et bien du poncif, n'est il pas vrai?

N'importe, on feuilletera longtemps encore ce petit chef-d'œuvre qui s'appelle *Monsier, Madame et Bébé;* et longtemps encore on y goûtera des pages très simples, comme celle-ci...

Connaissez-vous l'automne, cher lecteur, l'automne en pleins champs, avec ses bourrasques, ses longs soupirs, ses feuilles jaunies qui tourbillonnent au loin, ses sentiers détrempés, ses beaux couchers de soleil, pâles comme le sourire d'un malade, ses flaques d'eau dans les chemins.... connaissez-vous tout cela?

Si vous avez vu toutes ces choses, vous n'y êtes certes pas resté indifférent. On les déteste ou on les aime follement.

Je suis au nombre de ceux qui les aiment, et je donnerais deux étés pour un automne. J'adore les grandes flambées; j'aime à me réfugier dans le fond de la cheminée ayant mon chien entre mes guêtres humides. J'aime à regarder les hautes flammes qui lèchent la vieille ferraille aux dents pointues et illuminent les noires profondeurs. On entend le vent siffler dans la grange, la grande porte craquer, le chien tirer sur sa chaîne en hurlant, et malgré le bruit de la forêt, qui tout près de là rugit en courbant le dos, on distingue les croassements lugubres d'une bande de corbeaux qui luttent contre la tempête. La pluie bat les petites vitres; on songe à ceux qui sont dehors, en allongeant ses jambes vers le feu. On songe aux marins; au vieux docteur conduisant son petit cabriolet, dont la capote se dandine, tandis que les roues enfoncent dans l'ornière et que le cheval hennit contre le vent. On pense aux deux gendarmes dont le tricorne ruisselle; on les voit morfondus, trempés, courbés en deux et cheminant dans le sentier des vignes, assis sur leur monture que recouvre le grand manteau bleu. On songe au chasseur attardé courant dans la bruyère, poursuivi par l'ouragan comme le criminel par le châtiment, sifflant son chien, la pauvre bête! qui barbote dans les marais....

Infortuné docteur, infortunés gendarmes, infortuné chasseur!

Et tout à coup la porte s'ouvre, et Bébé s'élance en criant:

"Petit père, le dîner est servi."

Pauvre docteur! Pauvres gendarmes!....

"Qu'est-ce qu'il y a pour dîner?"

La nappe était blanche comme la neige en décembre, les couverts étincelaient sous la lampe, la fumée du potage s'engouffrait sous l'abat-jour et voilait la flamme en répandant une bonne odeur de choux.

Pauvre docteur! Pauvres gendarmes!

Les portes étaient bien closes, les rideaux soigneusement tirés; Bébé se hissait sur sa grande chaise et tendait le cou pour qu'on lui nouât sa serviette, tout en criant, les mains en l'air:

"La bonne soupe aux choux!"

Et souriant en moi-même je disais:

"Le bambin a tous mes goûts!"

La maman arrivait bientôt et toute joyeuse, ôtant ses gants étroits:

"Il y a, je crois bien, monsieur, quelque chose que vous aimez beaucoup," me disait-elle.

C'était jour de faisan! et instinctivement, je me retournais un peu pour voir sur le buffet la bouteille poussiéreuse de mon vieux chambertin.

Faisan et chambertin! la Providence les créa l'un pour l'autre, et ma femme ne les a jamais séparés.

"Sabre de bois! mes enfants, qu'on est bien chez nous! m'écriai-je en riant de bon cœur. Sabre de bois.... sabre de bois!

—Pistolet de paille!" ajoutait Bébé en tendant le bec au potage.

Et tout le monde éclatait de rire.

Pauvres gendarmes! Pauvre docteur!

Qui, oui, j'aime beaucoup l'automne, et mon gros chéri l'aimait aussi comme moi, non pas seulement à cause du plaisir qu'il y a à se retrouver ensemble autour d'un grand beau feu, mais aussi à cause des bourrasques elles-mêmes, du vent et des feuilles mortes. Il y a un charme à affronter tout cela.

Que de fois avons-nous été tous deux nous promener dans les champs, en dépit du froid et des gros nuages! Nous étions bien couverts, chaussés de nos grosses bottes; je lui prenais la main, et nous partions à l'aventure. Il avait cinq ans alors et trottait comme un homme. Grand Dieu! il y a vingt-cinq ans de cela!

Nous remontions la petite route jonchée de feuilles humides et noires; les grands peupliers dépouillés, grisâtres, laissaient entrevoir l'horizon, et l'on apercevait au loin, sous un ciel violet, lamé de bandes jaunâtres et froides, les toits de chaume affaissés et les cheminées rouges d'où s'échappaient des petits nuages bleuâtres que chassait le vent comme un furieux. Bébé sautait de joie, retenant de sa main son chapeau, qui voulait s'envoler, et puis me regardait de ses petits yeux brillants sous les larmes. Ses joues étaient rouges de froid, et tout au bout de son nez pendait une petite perle transparente et prête à tomber. Mais il était joyeux, et nous longions les prêts humides sur lesquels s'étalait la rivière débordée. Plus de roseaux, plus de nénufars, plus de fleurettes sur les bords! Quelques vaches entrant dans l'herbe humide jusqu'à mi-jambes et paissant lentement.

Dans le fond d'un fossé, à côté d'un gros tronc de saule, deux petites filles, blotties l'une contre l'autre, sous un grand manteau qui les entortillait. Elles gardaient leurs vaches, les pieds à moitié nus, dans des sabots fendus, et leurs deux petits visages transis apparaissaient sous leurs grands capuchons.

De temps en temps de larges flaques d'eau, où se reflétait le ciel blafard, barraient le chemin, et nous restions un instant au bord de ces petits lacs frissonnant sous la bise, à voir flotter les feuilles gondolées. C'étaient les dernières. On les voyait se détacher du sommet des grands arbres, tournoyer dans l'air et se précipiter dans la flaque. Je prenais mon petit homme dans les bras, et tant bien que mal nous passions outre. Au bord des champs brunis et vides, on voyait une charrue chavirée ou une herse laissée là par hasard. Les ceps de vigne, dépouillés, rampaient à terre, et les échalas raboteux et humides étaient réunis en gros tas.

Je me souviens qu'un jour, dans l'une de ces promenades d'automne, arrivés au haut de la colline, dans un chemin défoncé qui longe les bruyères et mène au vieux pont, le vent se mit tout à coup en fureur. Mon chéri, suffoqué, s'accrochait à ma jambe, et s'abritait dans le pan de mon paletot. Mon chien, de son côté, s'arc-boutant sur ses quatre pattes, la queue entre les jambes et les oreilles flottantes, me regardait aussi.

Je me retournai: l'horizon était sombre comme un fond d'église. D'immenses nuages noirs accouraient sur nous, et de tous côtés les arbres se penchaient en gémissant sous les torrents d'eau que chassait la bourrasque. Je n'eus que le temps d'emporter mon petit homme, qui pleurait de frayeur, et j'allai me blottir contre une haie qu'abritaient un peu les vieux saules. J'ouvris mon parapluie, je m'accroupis derrière, et, déboutonnant mon grand paletot, j'y fourrai mon bébé, qui s'y réfugia en me serrant de bien près. Mon chien vint se mettre dans mes jambes, et Bébé, ainsi abrité par ses deux amis, commença à sourire du fond de sa cachette. Je l'apercevais par une ouverture et je lui disais:

"Eh bien! petit homme, es-tu bien?

—Oui, papa chéri."

Je sentais ses deux bras qui me serraient la taille.—J'étais plus mince qu'à l'heure qu'il est et je voyais bien qu'il m'était reconnaissant de lui servir de toit.

A travers l'ouverture il tendit ses petites lèvres et j'approchai les miennes.

"Est-ce qu'il pleut encore dehors, petit père?

—Voilà que c'est bientôt fini, mon camarade.

—Déjà! j'étais si bien dans toi."

Comme tout cela vous reste au cœur!—C'est peut-être niaiserie que raconter ces petits bonheurs-là, mais qu'il est doux de s'en souvenir!

Nous rentrâmes à la maison, crottés comme des barbets, et nous fûmes grondés d'importance. Mais quand le soir fut venu, que Bébé fut couché et que j'allai l'embrasser et le chatouiller un peu—c'était notre habitude—il m'entoura le cou de ses deux bras et me dit dans l'oreille:

"Quand il pleuvra, nous irons encore, dis?"

Le Bien qu'on a dit des Femmes.

Il n'y a que les femmes qui ne se détachent jamais du malheur. La nature a rempli leur âme de tant de bienveillance et de pitié, qu'elles semblent jet es comme des êtres tutélaires entre l'homme et les vicissitudes du sort.

ALIBERT.

Il y a encore un personnage au-dessus d'une belle femme, c'est la femme belle et modeste.

PYTHAGORE.

Chez les femmes, la modestie a de grands avantages: elle augmente la beauté et sert de voile à la laideur.

FONTENELLE.

CANON NOUVEAU.

Un canon, d'une construction nouvelle, comportant une résistance considérable à la pression, vient d'être mis à l'essai dans l'armée américaine.

Ce canon est formé d'un tube en acier dont les parois ont 38 millimètres d'épaisseur à la culasse et 19 millimètres à la bouche, et sont renforcées par des frettes de 75 millimètres à la culasse et 25 millimètres à la bouche. Le tout est recouvert d'une armature en fils de cuivre. On aurait constaté, aux essais, que le canon était capable de résister à la pression énorme de 2,000 kilos par centimètre carré de surface.

Inventions dans l'Armée Américaine.

L'armée américaine vient de mettre à l'essai diverses inventions nouvelles. C'est d'abord une capote pouvant servir de tente, qui, à l'état de capote, a la forme d'un paletot—sac avec capuchon, et à l'état de tente, a celle d'une pyramide à quatre faces, suffisante pour abriter un homme.

Quant à la transformation de la tente en capote, ou réciproquement, elle peut se faire en quelques minutes.

Bien entendu l'étoffe est imperméable. Il paraît que ce système a déjà été essayé dans l'armée autrichienne, où il y aurait été favorablement accueilli.

UN SUCCÉDANÉ DU POIVRE.

Il n'est rien que l'on falsifie comme le poivre; il semble que ce soit comme l'épreuve d'admission des candidats au négoce des denrées coloniales que de faire du simili-poivre. C'est ainsi, d'après ce que nous apprend le *Cosmos*, que l'on trouve dans le commerce,—sans le chercher—un succédané du poivre composé de 100 parties de noyau de palme, 3 parties de poivre de Cayenne, 3 parties de noix de Francfort, une partie de couleur verte, une partie de couleur ambrée.

Le Congo, Cayenne et Francfort forment là une triple alliance suspecte, bien qu'elle se présente sous les plus aimables couleurs. Le poivre ainsi synthétisé n'est pas bien mauvais, paraît il, mais il tient beaucoup de place. Il faudrait souhaiter avec bienveillance, comme le suggère notre confrère, qu'on le vendît sous le nom de poivre artificiel; on prendrait qui voudrait. Mais cela n'amuserait plus suffisamment les falsificateurs.

Calinaux entre chez un cordonnier:

—Combien ces chaussures?

—Douze francs cinquante; c'est du 34.

—Ah! et celles-ci?

—C'est du 42; douze francs cinquante aussi.

—Le même prix!... Alors, donnez-moi les plus longues!

FEUILLETON.

No 1. Commencé le 17 novembre 1895.

Le Roman d'un Marin

PAR EMILE ROUSTAN.

PREMIÈRE PARTIE.

I

—Quel est ce navire?—demandait un curieux en montrant le vapeur qui se dirigeait vers le port.

—Le "Menzaleh," de la Compagnie des Messageries maritimes,—répondit un calfat.

Sur la digue de la Joliette, près du phare qui commande l'entrée du port de Marseille, deux ou trois cents personnes guettaient, depuis l'aurore, l'arrivée du bateau de Chine. Enfin il avait paru à la pointe de Montredon, et,—passant devant les îles Pomègue et le château d'If,—il approchait rapidement.

La matinée était superbe. La mer, très calme, reflétait le ciel encore noyé d'une brume claire qui s'irisait par endroits.

Dominant la ville qu'elle semble protéger, Notre-Dame de la Garde,—*la bonne Mère*, comme disent les marins,—montrait sa chapelle en marbres de deux tons et sa statue géante où le soleil mettait, sur l'or, des scintillements de miroirs.

Plus bas, à gauche, et comme enlacés dans un indémêlable fouillis, les mâts s'élevaient dans le vieux port: mâts de bricks, de goëlettes, de tartanes, les voiles serrées, les pavillons flottants. A droite, le château impérial et le fort Saint-Nicholas aux murs percés de meurtrières, aux talus gazonnés; et, tout près, le fort Saint-Jean, très ancien, avec ses créneaux et sa tour ronde.

Au loin, la ville baignée de vapeurs bleuâtres et, en arrière de la digue, encore une forêt de mâts entremêlés de cheminées énormes noires et blanches, dont quelques-unes jetaient au ciel des panaches de fumée, signes d'un prochain départ ou d'une récente arrivée.

Tout le long de la jetée, sur les quais de débarquement, au milieu des ballots et des machines, où les bâches étendues jetaient la tache sombre de leurs toiles goudronnées, s'agitait un peuple d'ouvriers, de portefaix et de matelots. Robustes, hâlés par l'éternel soleil demi-nus, superbes dans leur carrure d'athlètes, avec le type très beau des hommes du Midi, ils allaient et venaient, portant les lourdes charges, sur le pavé blanc qui leur renvoyait la chaleur du soleil dans un éblouissement.

Du côté de la pleine mer, entre les grands blocs maçonnés qui protègent la digue, c'était un clapotis régulier de vagues. Celles ci arrivaient doucement, par ondulations, comme ces rouds que forme, dans une eau dormante la chute d'une pierre.

Une légère écume diamantait les rochers et, dans l'air, montait cette senteur saline qui vient des longues algues vertes, des coquillages roulés dans le flot, et qui laisse comme un goût de sel sur les lèvres.

Très loin au large, arides et blanches sur le fond bleu du ciel et de la mer, les îles mettaient la note triste de leurs rochers nus.

II

Maintenant, le navire est arrivé; sur le pont, les mouchoirs s'agitent, les casquettes font scintiller leurs galons d'or et, dans les premiers moments, ce sont des appels, des rires, des étreintes. On se cherche, on se rencontre; et il y a des étonnements, des exclamations, des surprises de se trouver changés, des joies de se revoir. Partout éclate l'ivresse débordante de tous ces exilés retrouvant le sol natal.

Seul, peut-être, parmi tous ces arrivants, André de Souvigny n'était pas attendu. Il se disait que, dans toute cette foule qui s'agitait, impatiente, sur le quai, pas un cœur ne battait de l'espoir de le voir; pas un signal ne répondait au sien. Aussi, fuyant avec un peu de tristesse ce brouhaha des premières effusions, il venait de s'enfermer dans sa cabine et changeait sa redingote aux insignes de premier lieutenant, contre un vêtement bourgeois, quand un coup frappé très vivement à la porte le fit tressaillir.

—Entrez! cria-t-il.

Un homme parut, de vingt-cinq à vingt-huit ans, qui s'avança les deux mains tendus.

—André!

—Hector! toi ici!

—Moi-même. Je suis à Marseille depuis hier et je repars ce soir pour Alger. Tout à l'heure, en prenant mon passage, j'ai vu que le *Menzaleh* arrivait ce matin, je te savais à son bord, j'ai pris une voiture et me voici!

C'était une joie pour André de retrouver ce bon Pontal, son grand ami pendant les années qu'ils avaient passées ensemble au lycée de Lyon, et qui était devenu, depuis, ingénieur des chemins de fer algériens.

Et ce furent, entre ces deux hommes se revoyant après trois années des évocations de vieux souvenirs, des questions sur leur vie et aussi sur leurs anciens camarades. L'officier s'étonnait aux changements survenus: tel était mort, tel autre s'était marié, celui-ci était au bout du monde, cet autre avait mal tourné; et la causerie s'éternisait dans la petite cabine toute pleine de choses merveilleusement en ordre.

III

André de Souvigny était d'une famille de braves.

Son grand-père, ayant à peine vingt ans, s'était distingué à la Moscowa sous les ordres de Ney. Son père,—